
Oublier Évangéline

Herménégilde Chiasson
Moncton, Nouveau-Brunswick

François Paré, un des critiques littéraires les plus perspicaces et les plus engagés de sa génération, a dit dans le film de Jean-Marc Ladouceur, *Le dernier des Franco-Ontariens*, que l'Acadie était écrasée par le poids de son passé alors que l'Ontario français l'était par le poids de son devenir. Cette réflexion me vient souvent à l'esprit en pensant à la formation et à la mutation de notre imaginaire. Comment arrimer un imaginaire solide et vertical de 400 ans aux bouleversements de l'époque contemporaine? Comment l'Acadie en est-elle arrivée à se momifier ou, pour reprendre une dimension futuriste du même phénomène, à se cryogéner durant aussi longtemps? La métaphore qui me vient à l'esprit serait celle des pays qui arrivent à fermer leurs frontières et qui, de cette manière, pouvaient autrefois établir un contrôle sur la circulation des personnes et des idées. La stratégie pouvait fonctionner, mais depuis la découverte des ondes hertziennes ce combat rétrograde a perdu l'efficacité qu'il croyait avoir.

L'imaginaire acadien, comme tant d'autres phénomènes culturels, prend son origine profonde dans la Déportation de 1755. Jean-Paul Hauteœur, dans son livre *L'Acadie du discours*, affirme qu'il s'agit là de l'an 1 du peuple acadien, celui qui le fonde dans le martyr et qui imprime dans son imaginaire un comportement qui le marque depuis. À partir de cette date fatidique, l'Acadie disparaît des manifestations matérielles et géographiques, le nom se renfloue dans une sorte de vénération religieuse et, pour plus de 100 ans, il se produit une errance dont nous ne savons rien ou presque. Sans institution, sans protection et sans scolarisation, il ne nous est resté que la mémoire pour renflouer des souvenirs dont la douleur était impensable. Comme toutes les collectivités déportées nous avons fait

de la première Acadie, celle d'avant la Déportation, une terre de rêves perdue à jamais. Cette idéologie est perceptible dans les plaintes que nous avons composées sur le mode mineur et qui ressemblent fort aux blues des Noirs américains ou aux *cantors* des Juifs de la diaspora. L'inconsolable mélodie du paradis perdu.

Comme tous les peuples dépossédés, notre haine est grande, mais elle ne pouvait s'exprimer devant un ennemi qui veillait à ce que les choses restent au beau fixe, que tout se passe selon un plan qui nous maintenait, qui nous maintient encore, dans l'indigence. La seule solution restait la ruse, soit se maintenir sur le territoire et gagner du terrain à l'insu des occupants. Cette situation va durer, en fait elle dure toujours, et nous gardons en nous, dans notre inconscient collectif, le souvenir des luttes qui surgissent comme des slogans chaque fois que cette image de la Déportation refait surface. Au fil du temps nous avons gagné certains droits, fruits d'une tolérance de bon aloi, qui sont en fait des rectificatifs historiques tandis que notre présence restera longtemps problématique.

Avec le temps s'est installé une grande amnésie et j'ai parfois l'impression que nous poursuivons certains comportements par le simple fait que nous obéissons à un programme qui serait beaucoup plus d'ordre génétique que culturel. Nous avons perdu la trace de 100 ans d'histoire et dans cette période circulent les plus grands mythes et les plus grandes erreurs de cet imaginaire qui a fait de nous des martyrs et des perdants. Au nombre de ces facteurs on retrouve le fait que personne n'ait tenu compte de cette chronique ou, pire, que personne n'ait pris sur lui de nous en faire le récit, si approximatif qu'il puisse être. Il n'existe pas encore à ce jour d'histoire de l'Acadie, sauf ces efforts de propagande qui décrivent la perfidie de l'Angleterre face à la victime sans tache que nous étions. Nous ne saurons pas qu'il n'y a jamais eu d'Acte de reddition de l'Acadie et que l'Acte de la Déportation est toujours en vigueur, que nous nous sommes battus jusqu'à la fin, que la dernière fois où les canons français ont tiré en Amérique du Nord ce fut sur la rivière Restigouche et que Beausoleil Broussard, qui avait son repaire sur la Miramichi, s'est rendu jusqu'en Louisiane poursuivre un combat qu'il ne voulait pas interrompre.

Cette Acadie combative nous l'avons perdue au contact d'une œuvre littéraire de fiction qui marquera notre imaginaire autrement que notre histoire. Le poème *Évangéline* de l'Américain Henry Wadsworth Longfellow deviendra la référence historique dont l'Église avait besoin pour son œuvre de propagande et confirmer l'efficacité de son slogan, foi et culture. Notre histoire devint une fiction. Dans cette œuvre nous sommes les vaincus nobles et sans défense qui montent dans les bateaux en chantant des cantiques. Il fallait que nous soyons ces victimes pour permettre à l'Église de peindre un portrait noir et terrifiant de l'anglophonie dont la connaissance, la fréquentation ou l'amitié menait droit à la conversion protestante et à la perte de notre âme bien unique et suprême dont la religion catholique se chargeait en exclusivité. Voilà pour la mémoire, voilà pour l'histoire.

Cet imaginaire traditionnel, il s'est construit autour de l'Église et il sera alimenté, confirmé et diffusé par l'intelligentsia acadienne qui se développera autour des collèges classiques et notamment du Collège Saint-Joseph de Memramcook, là où aura lieu la célèbre convention de 1881, celle qui institue la nation acadienne. On sait que ce rassemblement sera un peu la suite ou plutôt la réaction des Acadiens à une réunion de la Société Saint-Jean-Baptiste où ils avaient été invités quelques années plus tôt pour choisir le 24 juin comme jour de fête nationale pour tous les Canadiens français. À Memramcook ils entérinèrent le 15 août, fête de Notre-Dame de l'Assomption, comme jour de leur fête nationale et se donnèrent l'*Ave Marie Stella* comme hymne de rassemblement. Plus tard, en 1884, à la Convention de Miscouche à l'Île-du-Prince-Édouard, ils se donnèrent un drapeau, le bleu blanc rouge des républicains français avec l'étoile jaune dans le bleu.

Ces symboles sont devenus les marques affirmatives d'une identité sur laquelle plusieurs ont fondé leur appartenance et leur dignité. Dans bien des endroits il s'agit de produire ces symboles en public pour se donner une fierté, un nationalisme assez ambigu puisqu'il s'agit souvent de manifester au grand jour une identité parfois nébuleuse ou souterraine qui, dans une poussée émotive, souvent soudaine et incontrôlable, ressemble aux confessions publiques d'autrefois. Ce qui est assez tragique et déplorable c'est que ces

étalages d'identité ne correspondent souvent à rien d'autre qu'à une sorte de surenchère, une sorte de valeur ajoutée. On est fier de sa descendance, on est fier de ce que l'on a été, du courage de ses ancêtres, de leur ténacité, mais sans mesurer que nous sommes le prolongement de ces gens-là et que notre combat est continu. Lorsque le temps viendra de passer à l'action on se rendra compte, dans la majeure partie des cas, que l'affirmation culturelle, politique ou économique se réduisait souvent à un auto-collant sur un pare-chocs, une épinglette sur un veston ou un maquillage de 15 août en forme de drapeau acadien.

Il y a désormais certains rituels auxquels il faut circonvier si l'on veut faire partie de la grande famille acadienne. Au nombre de ceux-là, on retrouve le tintamarre du 15 août. À 18 heures, en ce jour fatidique, les Acadiens descendent dans la rue et font le maximum de bruit pour montrer qu'ils sont vivants. Puis, vers les 19 heures, 19 heures 30 ils remballent leurs chaudrons et leurs cuillères et font autre chose. Dans les villes à majorité anglophone, on accorde une dispense de descendre dans la rue et l'on peut « tintamariser » en demeurant dans sa voiture, le rituel s'accomplissant quand même grâce au klaxon du véhicule. Cette coutume a été inventée dans les années 1970 par un directeur de la Société des Acadiens du Nouveau-Brunswick qui avait dû frapper une corde sensible puisque la coutume constitue désormais une sorte d'indice de la fierté acadienne. À Caraquet par exemple, ville de 5 000 habitants, on a dénombré lors du dernier tintamarre 25 000 Acadiens qui sont descendus dans la rue principale. Par déformation on a fait de cet événement une tradition et les gens sont déçus de ne pas lui trouver un fondement historique, mais ça viendra de la même manière qu'on s'évertue à trouver une descendance acadienne à ceux qui n'en ont pas. Après tout, on a bien découvert que Jean Béliveau et Maurice Richard étaient de descendance acadienne, ce qui a fait dire à un esprit mal intentionné, lorsque l'Université de Moncton a remis un doctorat honorifique à Boutros Boutros Ghali durant le Congrès mondial acadien de 1994, que son vrai nom était en fait Boudreau Boudreau Gallant.

Cette identité de surface qui se traduit par un imaginaire à peine plus profond correspond sans doute à une nouvelle dimension

de l'Acadie : la dimension économique, la rentabilisation d'une culture. Lorsqu'on a annoncé à Hanoi que Moncton accueillerait le prochain Sommet de la francophonie, celui de 1999, le maire Léopold Belliveau, premier et unique maire acadien de cette ville, dans une entrevue qu'il accordait, se répandit en gratitude en pensant aux innombrables retombées économiques qu'un tel événement allait faire rejaillir sur sa ville. Le fait qu'il s'agissait d'un événement francophone d'envergure internationale ne lui vint même pas à l'esprit et le fait qu'il allait se tenir en Acadie encore moins. Pas étonnant qu'il fallut un débat de fond à l'hôtel de ville pour faire changer trois noms de rue en français dans un Moncton qui, autrement, affiche partout son visage unilingue anglophone. Mais ce n'est pas le seul endroit où l'Acadie devient rentable. Les ministères du Tourisme des trois provinces où les Acadiens sont concentrés s'appliquent à nous faire une publicité sans précédent dont le thème principal finit par être immanquablement notre joie de vivre. L'Acadie du Village acadien et du Pays de la Sagouine fait vendre. Une Acadie du violon qui nous fait penser, comme l'a si bien montré Monique LeBlanc dans son film *Le lien acadien*, que nous n'avons que cette activité là à l'esprit, une sorte de déformation génétique qui nous fait dériver vers cet instrument comme les anguilles vers la mer des Sargasses. Il y a aussi le homard, les plages et l'accent qui se mélangent dans une sorte de fricot dont nous seuls avons gardé la recette et qui constitue une sorte de potion magique qui expliquerait notre résistance ancestrale et notre persécution équivalente.

Cette mythologie qu'on croyait éteinte, elle revit sous une forme nouvelle dans les lubies de certains nationalistes qui voudraient, par exemple, que nous demandions des excuses officielles à la reine d'Angleterre pour les peines et les misères de la Déportation. Oubliant que les excuses n'ont jamais rien changé et qu'il vaut mieux s'appliquer à intervenir dans notre avenir, nous allons encore une fois nous mobiliser pour une cause qui prendra l'avant-scène médiatique et qui, en définitive, ne changera pas grand chose au fait que la ville de Moncton, malgré la notoriété et l'apport financier que nous y contribuons, nous narguera de son uniliguisme et de son arrogance quand viendra le temps de demander du service en français ou d'exiger un affichage qui tienne compte du fait que

le tiers de sa population est francophone. Voilà les vrais excuses à demander. Car le front est là dans ce passage entre une Acadie à l'imaginaire pastoral et mythique, l'Acadie d'Évangéline, et une Acadie urbaine où nous devons faire notre place au plus vite. Au rang des autres lubies, il y a celle de la diaspora, celle d'une Acadie à la descendance innombrable et dont plusieurs ne soupçonnent même pas l'existence sous-jacente, sorte de géant endormi qui un jour va se réveiller. Ce gonflement statistique a fait dire au poète Gérald LeBlanc, avec l'ironie grinçante qu'on lui connaît, qu'il y a effectivement un milliard d'Acadiens en Chine mais que le problème vient du fait qu'ils ne le savent pas. Toujours selon lui, l'œuvre de Mao ne serait qu'un vaste système de codage pour leur dire qu'ils sont acadiens et qu'ils doivent le réaliser au plus vite.

Nous avons donc affaire à un imaginaire tenace et coriace qui se maintient par les liens rassurants et la justification profonde qu'il tire de la tradition. Il est donc important que les choses ne changent pas, qu'elles restent au beau fixe. Ceci me fait penser au roman *Maria Chapedelaine*, à l'effet qu'au pays du Québec rien n'a changé. Le changement est donc mauvais, il entraîne des pertes de profit et laisse un goût amer dans la bouche. Le bon vieux temps est encore le seul refuge du bonheur. Au pays d'Évangéline non plus on aimerait bien croire que rien n'a changé. Oui le décor a changé, quelques villes se sont rajoutées, quelques idées ont fait leur chemin jusqu'à nous, mais l'âme acadienne est restée la même, celle qui a fait de nous des Acadiens doux et inoffensifs, victimes d'une terrible malchance historique, mais revenus sur les lieux pour affirmer à la face du monde que nous avons conservé notre joie de vivre.

Cette Acadie de la petite misère et de la grande déprime, elle nous est racontée dans une œuvre qui va nous marquer pour plusieurs années encore et dont il n'est pas de correspondance dans ce que j'appelle la nouvelle littérature acadienne. *La Sagouine*, d'Antonine Maillet, qui paraît en 1974 au Québec, sera reçue sur le territoire comme un antidote à l'*Évangéline* de Longfellow. Une chose est certaine c'est que nous avons eu là l'autre côté des choses. Si Évangéline avait cette évanescence qui en faisait une femme de vent et de sainteté, sorte de victime sacrifiée sur l'autel de l'amour et de la nostalgie, la Sagouine, elle, était on ne peut plus terre-à-

terre. Femme de ménage qui travaille à genoux et qui voit le monde dans son « siau d'eau sale », la Sagouine va vite devenir le symbole controversé de toute une population. En Acadie on la prit d'abord comme une femme du peuple dont les propos amusants enclenchaient un rire rabelaisien mais, ailleurs, elle devint vite un objet de curiosité linguistique et de revendication politique qui fit de son auteur une ambassadrice et une porte-parole dont la renommée vint sceller cette nouvelle vision dont l'Acadie avait hérité malgré elle.

Le fait que la Sagouine sera reconnue à l'extérieur mettra en branle le proverbe qui nous annule et nous exclut vis-à-vis ceux qui sont restés sur les lieux avec nous, à savoir que nul n'est prophète en son pays. Ceux qui restent ont tout à perdre comme ont beau mentir ceux qui viennent de loin. Cet antagonisme explique en partie le rôle controversé que le Québec a joué dans l'établissement de ce nouvel imaginaire. Celui-ci disposant d'un appareil médiatique imposant et intimidant, nous nous sommes alors vus dans la position du Québec vis-à-vis la France lorsqu'elle fait de Denise Bombardier une auteure décorée de la Légion d'honneur et régulièrement reçue à *Bouillon de culture*, balayant ainsi des réputations littéraires telles que celles de Marie-Claire Blais ou de Michel Tremblay. Toutes proportions gardées, nous vivons à l'échelle les mêmes contradictions coloniales que celles du Québec vis-à-vis une France qui ignore sa culture, c'est-à-dire que nous n'avons pas le contrôle sur notre discours. Est-ce que Denys Arcand, Garou, Céline Dion, Gaétan Soucy, Réjean Ducharme, Anne Hébert, Jean-Paul Riopelle, Luc Plamondon ou Felix Leclerc auraient la même réputation ici s'ils n'avaient pas eu un si grand impact en France? Il est permis d'en douter. D'ailleurs cette attitude me semble être l'indice d'un manque de discernement de notre part et constitue un modèle d'ingérence de l'extérieur puisque, dans notre cas comme dans celui du Québec, nous ne sommes pas en mesure d'imposer une vision souveraine de notre imaginaire et, par conséquent, de notre identité. Nous n'en avons pas les moyens ou notre insécurité fait en sorte que nous fonctionnons encore sous le couvert de la dépendance et d'une complexité dont nous percevons mal les enjeux et les nuances.

Au fil des ans nous avons donc assisté à la fabrication de deux Acadies, l'une de l'extérieur avec l'aide et la contribution d'Acadiens

en exil et une autre de l'intérieur qui tente de mettre en place des mécanismes pour assurer sa continuité et son projet de société. L'Acadie de l'extérieur, celle de la diaspora, a établi des alliances fortes et des appuis conséquents au Québec et en France pour propager et maintenir cette notion d'une Acadie mythique, une Acadie de la droite, un peu duplessiste et pétainiste où le mythe de notre pureté et de notre persécution ancestrales ont fait de nous des entités fragiles et menacées, bref des gens à sauver.

Il serait intéressant de se pencher ici sur le mythe qui est mis de l'avant, car chacun sait que la force du mythe c'est sa propension à la réduction et à la schématisation des histoires bourrées de nuances et de complexités. Quel est donc le mythe de l'Acadie? Si nous nous basons sur les écrits de la plus célèbre auteure de la littérature acadienne, Antonine Maillet, il offre une variation moderne, ce qui supposerait qu'il y a eu évolution, mais en fait il s'agit de modestes aménagements qui nous ramènent en toute fin d'analyse à la même perception. En voici une version approximative, qui serait la mienne, rajoutant ainsi ma voix à une pléiade de visions, dont aucune ne semble correspondre à la réalité. Les Acadiens, peuple paisible et sans défense, courageux et entreprenant, furent saisis par les Anglais mécréants et placés sur des bateaux pour être dispersés aux quatre vents. Dans la logique des contes de fées qui tournent mal, ils auraient dû revenir pour couper la tête du géant qui avait brûlé leurs maisons et mangé leurs enfants mais, revirement soudain de la situation, ils revinrent pour vivre en paix avec lui et regagner leurs droits, avoir de nombreux enfants et vivre heureux dans leurs terres enfin retrouvées. C'est la version qui m'apparaît la plus officielle, la *politically correct*, celle qui plaît à tous les gouvernements, bailleurs de fonds, groupes d'âges et autres sympathisants de cette tragédie transformée en joie de vivre. Il y a, c'est certain, des variations innombrables à cette histoire. Deux des plus célèbres, dépendant de l'endroit d'où l'on regarde la scène se dérouler, sont qu'ils revinrent pour être humiliés et bafoués dans leurs droits, ce qui les condamna à la lutte éternelle, une sorte de damnation éternelle comme en fait état l'*Évangile*; l'autre version c'est qu'ils sont indestructibles, ils sont immortels, par une sorte de négation de la réalité, un peu

comme ces gens atteints d'une maladie incurable et qui refusent d'affronter leur condition.

Personne ne fait ici mention de la lutte des Acadiens, de leur sens de l'anarchie, de leur courage aussi, car la Nouvelle-Acadie est en fait le fruit de fuyards qui ont refusé le sort qui leur était fait et qui sont restés sur place pour poursuivre le combat avec leurs alliés, les Micmacs, autres grands oubliés de ce panorama où la pureté occupe une place prédominante. Personne non plus pour mentionner qu'entre la conquête de 1713 et la déportation de 1755, l'Acadie connaîtra enfin une période de stabilité et une prospérité matérielle comme jamais auparavant, qu'elle a alors bénéficié d'un corps électoral et que la population atteignit les 16 000 âmes, soit le double ou presque de ce qu'elle était au début du XVIII^e siècle. Personne non plus pour mentionner que la religion, à travers le haut clergé de Québec, exerce alors une pression énorme pour que les Acadiens ne signent pas le serment d'allégeance, qu'ils signeront malgré tout, mais trop tard et en voulant y inclure une sous-clause qui les exempterait de prendre les armes contre les autres Français du continent. Personne non plus, tout occupés que nous sommes à proclamer le mythe d'une Acadie militante et sans reproches, pour tirer une leçon de tout ceci et voir que, politiquement parlant, l'Histoire se répète. Remplacez la religion par la langue et vous aurez alors un portrait assez actuel et exact de notre position malaisée vis-à-vis le gouvernement fédéral et le gouvernement québécois. Bien sûr nous devrions choisir et nous engager mais, comme au XVIII^e siècle, nous avons décidé de rester neutres. Francophones à Ottawa et Acadiens à Québec. Pourvu que ça dure, comme disait la mère de Napoléon.

Une chose demeure saisissante dans cette mutation des identités, c'est le fait que notre imaginaire a été alimenté par la littérature et non par l'histoire. Le Québec non plus ne fait pas exception. Je pense ici au film très percutant de Jacques Godbout, *Le sort de l'Amérique*, à propos de la bataille des Plaines d'Abraham, film dans lequel lui, le documentariste, l'historien Godbout, cherchant son chemin dans les dédales de l'histoire, se confronte à René-Daniel Dubois, le scénariste, l'écrivain qui veut produire une fiction sur le même sujet. À signaler, en passant, la très belle séquence au ministère de l'Éducation où, à la recherche des responsables des

programmes d'histoire, il se fait dire qu'il n'y en a pas. J'ai moi-même eu à faire ce choix dans le film *Les années noires* à propos de la Déportation autour de laquelle il n'y a ni iconographie, ni plaintes, ni légendes ayant traversé la mémoire orale. Comme tous ceux qui ont survécu à un trauma affectif de grande échelle nous avons décidé de résoudre notre dilemme dans la schizophrénie qui départage constamment nos émotions de nos raisons.

Notre histoire nous échappe au profit des histoires, nombreuses et foisonnantes, auxquelles elle a donné naissance à la fois dans la mémoire populaire et dans les ouvrages littéraires. La production cinématographique et médiatique acadienne des dernières années est obsédée par cette révision du passé. Ce qui nous ramène à cet écrasement dont parlait François Paré. Qu'on soit pour ou contre, qu'on aille dans le courant où qu'on veuille le faire dévier par un acte d'autodérision, il revient toujours nous hanter comme un fantôme familier et agaçant. Le fait aussi qu'on nous le ramène sans cesse à l'esprit n'a sûrement pas contribué à l'évacuer de notre imaginaire. Nous sommes la résultante d'une histoire que nous ne connaissons pas et nous sommes la fiction d'une littérature que nous ne pouvons admettre. S'ajoute à ceci le fait qu'il n'y a pas d'histoire d'Acadie, du moins pas de version sur laquelle nous pourrions être plus ou moins d'accord et qui formerait une sorte de base permettant de distancer nos mythes en les comparant aux situations réelles dont nous sommes aujourd'hui le prolongement.

Cette situation a entraîné des retombées désastreuses sur le plan de la culture qui, malgré certains aménagements importants, dus, notamment, à la contribution majeure de l'Université de Moncton, se trouve aujourd'hui coincée entre le mythe et l'amnésie. Le mythe a ceci de confortable qu'il nous permet d'expliquer l'univers en le renvoyant dans une poésie élémentaire et tolérable, mais l'amnésie comporte une dimension pénible, souffrante, celle de ne plus avoir d'histoire ou d'identité, de ne plus avoir de passé. C'est le rêve et le drame de plusieurs. Pour ceux qui en sont atteints, il existe une panacée qui fait des merveilles, c'est le folklore, un monde où le mythe se voit de nos jours banalisé, remplacé par la littérature orale et réduit à sa dimension de divertissement et de conte pour enfants. C'est actuellement le cas alors que les jeunes

Acadiens voient leur histoire comme une extension du folklore et leur réalité comme l'américanité anglophone avec laquelle ils apprennent à composer pour donner un sens à leur mémoire, à leur présence et à leur destin. Je me demande souvent comment nous en sommes arrivés là, comment il se fait que nous n'avons pas su les rejoindre avant cette rupture où leur culture leur est devenue aliénante et leur imaginaire alimenté à l'étranger.

Je me dis que l'une des raisons tient sans doute au fait que nous n'avons pas eu les moyens d'imposer cette culture, qu'ils nous ont été enlevés par un appareil qui voyait dans la perpétuation du mythe une avenue plus confortable et assurément plus rentable à son projet politique. Vous comprendrez que je viens de mentionner le Québec qui n'a jamais su écouter ce que nous avions à dire autrement que dans notre cri transformé en signal d'alarme. Nous étions la preuve vivante de ce qu'il ne fallait pas faire, de ce qu'il fallait cesser de faire et de ce qu'il fallait perpétuer. Mieux valait à ce moment là se rabattre sur le mythe et s'endormir en attendant la fin dans les échos de Longfellow, l'errance d'Évangéline, l'accent si chantant du sud et le désespoir grinçant de la Sagouine. C'est un discours que j'entends depuis des années. La francophonie canadienne va mourir. L'Acadie et l'Ontario vivront un peu plus longtemps, mais éventuellement eux aussi disparaîtront dans la logique des chiffres, la prophétie des chiffres, la science des chiffres. Vaudreuil le dira aux Acadiens qui lui demandaient des armes pour poursuivre la lutte en 1758, mieux valait pour eux se déporter au Québec pour la dernière bataille. Ce qu'une grande partie d'entre eux firent, ce qui n'empêcha pas la dernière bataille de se perdre en 1763. Dans les manuels de stratégie militaire, on dit que l'ennemi est le plus faible lorsqu'il devient repérable. C'est ce qui s'est produit sur les Plaines d'Abraham, une bataille qui n'a duré qu'une quinzaine de minutes et une reddition qui fut signée presque sur-le-champ. C'est un fait que nous de la francophonie canadienne sommes au front. Le jour où le front s'écroulera et où le Québec apparaîtra bien en vue avec ses sept millions de francophones noyés dans une mer anglophone, nous nous retrouverons à New York, comme l'avait dit Denys Arcand dans une entrevue qu'il accordait à la fin des années 1960 à Robert Guy Scully, et nous nous dirons : « *Wasn't that a great time we had in*

Montreal.» Vous m’excuserez de ces propos quelque peu cyniques qui m’éloignent du sujet des imaginaires en mutation sur lequel je m’étais pourtant maintenu sans trop de détaillement jusqu’ici, mais vous comprendrez que ma colère s’exerce autant vis-à-vis ceux qui ont fermé les yeux, c’est-à-dire l’élite acadienne, que ceux ailleurs qui ont rédigé les contrats que cette même élite a signés.

Je m’en voudrais de terminer sans avoir parlé de cette Acadie que l’on entend peu et qui s’exprime à travers la voix de ses artistes, car c’est un fait que toute révolution est d’abord culturelle avant d’être politique ou économique. Entre la Révolution tranquille et le *Refus global* permettez-moi de préférer le second, car il a enclenché dans le Québec carcéral des années 1940 des mutations en profondeur. L’art est un discours généreux, sans doute le plus généreux de tous, qui s’adresse à l’imaginaire, à l’émotion et qui, dans le meilleur des cas, transforme notre vision du monde. En ce sens je crois que les artistes ont pour mission de formuler des questions, de mettre au monde des utopies, de fabriquer des rêves et de sauver le monde, non pas dans son sens religieux d’un enfer à éviter, mais en le transmettant aux générations qui suivent pour qu’elles puissent se faire une idée de nos doutes, de nos rêves et de nos actions. Je crois que l’art établit des lignes de communication qui ont le mérite de rester ouvertes même et surtout quand les autres avenues se referment sur elles-mêmes. La faiblesse de l’art c’est son manque de stratégie et le peu d’intérêt qu’il génère à une époque où la cote d’écoute alliée à celle de la bourse est devenue la loi qui balise notre vécu. « L’inconscient du Québec est à Saint-Jean-de-Dieu », pour reprendre la formule lapidaire de Denis Vanier. Je me suis souvent demandé où était le nôtre. Les jours où il pleut je me dis qu’il est dans la mémoire de notre silence, recroquevillé comme la mémoire du peuple noir, son surplus d’âme qui un jour reprendra sa place lorsque le temps aura fait son œuvre, aura effacé les frontières et redessiné d’autres routes.

En 1970, nous étions quelques-uns à croire qu’il était temps pour l’Acadie de se donner une dimension contemporaine. Nous ne nous disions pas Acadiens à l’époque et il nous aura fallu un certain temps avant de nous rendre à l’évidence. Nous avons fini par nous rallier pour des raisons de commodité et d’identité. « Si vous n’êtes

pas Acadiens, vous n'êtes rien » comme nous avait dit Jacques Ferron dans une célèbre conférence à l'Université de Moncton. Nous avons donc endossé notre habit de douleur sur celui que nous avons déjà commencé à nous fabriquer, celui constitué d'une fibre synthétique, moderne et résistante d'un discours qui s'opposait à la martyrologie séculaire qui tenait alors, qui tient toujours, lieu de discours. Nous avons essayé de produire un amalgame entre cette fibre moderne et la laine du pays. Le problème identitaire auquel nous allions être confrontés et auquel nous n'avons toujours pas trouvé de résolution consistait à fusionner modernité et Acadie, un peu à la manière de ces édifices que l'on démolit pour ne garder que la façade et reconstruire tout en neuf à l'intérieur. Un livre comme *Acadie Rock*, du poète monctonien Guy Arsenault, donne la mesure des contradictions nombreuses qui surgirent alors de cette entreprise car, comme quelqu'un m'avait fait remarquer, est-ce qu'il n'y aurait pas là contradiction dans les termes ? Modernité et Acadie, avenir et passé, art et folklore, l'enfer d'une dualité insolvable. Où se situait la ligne de réconciliation ou de démarcation ? C'est le dilemme, l'énigme du Sphinx à laquelle ma génération aura tenté de répondre. Il y a lieu d'évaluer la pertinence de cette stratégie.

La scolarisation, l'arrivée des médias de masse, les réformes sociales du gouvernement Robichaud et surtout l'Université de Moncton ont fait en sorte qu'un certain nombre d'institutions se sont mises en place, entreprises de nature culturelle qui, par le simple fait de leur existence, ont forcé une nouvelle perception, un ajustement où l'Acadie s'est retrouvée au milieu d'une effervescence culturelle sans précédent. De nouveaux produits tels que des livres, des pièces de théâtre, des peintures, des films, des émissions de radio et de télévision sont apparus sur le marché et ont mis en commun une volonté de se donner un nouveau visage, de créer une nouvelle communauté et surtout de mettre des idées en circulation. De l'extérieur on s'intéressa alors à la dimension phénoménale de cette production. Comment les Acadiens avaient-ils pu transgresser leurs images de perdants et s'échapper de leur passé pour rejoindre le siècle ? Cette fascination s'estompera rapidement dans le sillage d'un discours qui survalorisera l'Acadie, qui la renverra dans le registre de l'adjectif, comme dirait Barthes. Il nous fallait du théâtre acadien, de

la peinture acadienne, de la littérature acadienne, ce qui a donné lieu à des représentations qui souvent ne prenaient en considération que le propos et non la forme comme telle. Dans ce domaine il y a bien eu quelques tentatives pour fusionner ces deux dimensions, mais ces efforts sont souvent restés d'ordre expérimental. Pour ce qui est du renouvellement du discours, on s'est tourné vers l'extérieur en reprenant des idées susceptibles de se greffer ou d'expliquer la réalité acadienne.

Ce qui fait défaut, jusqu'à un certain point, c'est sans doute le fait que cette activité culturelle en appelle à un public qui s'est senti aliéné de cette proposition trop moderne, trop contemporaine et qui s'est alors tourné vers une réactualisation de son héritage culturel, c'est-à-dire le folklore où l'adjectif retrouvait son sens et son propos. Cette dernière proposition a trouvé refuge dans plusieurs projets de la diaspora qui de l'extérieur, du Québec surtout, a créé un vedetariat qui lui permet de nier le territoire et son discours. Être artiste en Acadie nécessite présentement un choix entre renforcer cette perception folklorique rentable ou assumer une dimension plus contemporaine de témoin ou d'éveilleur de conscience.

Il est sans doute impossible à l'heure actuelle de déterminer les écarts qui se sont creusés au cours des années pour augmenter la brèche existante entre modernité et tradition. Cette situation a fait en sorte que les jeunes ont une difficulté énorme à se retrouver dans une culture qui leur propose le passé comme modèle et qui compte sur eux pour qu'il se perpétue à jamais. Il existe par ailleurs chez les jeunes une volonté de poursuivre une affirmation identitaire même si les prémisses et l'aboutissement de ce travail sont de plus en plus flous. Le fait de résister trop longtemps semble avoir mis de l'avant l'idée que la résistance pouvait devenir une fin en soi. Quand on est resté trop longtemps enfermé, il est très difficile de concevoir le vaste monde ou de laisser rentrer des étrangers, car leurs propos risquent de mettre en péril le fragile équilibre qui régit et confine les idées et l'imaginaire de chacun.

Par ailleurs, le fanatisme de certains semble fonctionner sur le fait qu'être acadien suffit et que la culture acadienne va survivre parce que l'Acadie est indestructible, comme l'affirme l'une des intervenantes dans le récent film de Marie-Claire Dugas. Dans le

même ordre d'idées, il y a une fatigue et une exaspération à toujours ressasser les mêmes remords et les mêmes craintes. Le conflit nord-sud, entre la Péninsule acadienne, francophone et appauvrie, et la région de Moncton/Saint-Jean, où sont concentrées les infrastructures, est en voie de se résoudre par une sorte de traité informel de tolérance. Moncton est ainsi devenue la ville francophone la plus dynamique de l'Acadie, dirigée par un establishment anglophone qui veille à ce qu'elle garde son identité anglophone. Ce sont là des indices d'ordre sociologique et politique qui ont un impact certain sur l'imaginaire au sens où ils contribuent à créer une nouvelle ou du moins une autre image de l'Acadie. Cette image, elle, s'affirme comme celle d'une culture qui a hérité d'un riche passé, qui a appris à vivre avec les contraintes de la vie moderne, mais qui a su garder une grande discrétion sur ses origines, sa langue ou sa culture. Pour cette société le folklore apparaît encore une fois comme l'image tout indiquée. Il n'y a qu'à regarder les publicités du ministère du Tourisme du Nouveau-Brunswick quand il vend l'Acadie aux visiteurs potentiels. Cette obsédante joie de vivre.

Dans les années 1990, nous avons lancé une offensive pour intervenir dans cette image qui nous réduisait encore plus qu'auparavant au rôle de figurants dans un film muet. Nous avons d'abord ciblé les médias, grands responsables de cet état de fait qui consiste à éliminer le discours pour lui substituer des images inoffensives en surface, mais extrêmement pernicieuses en profondeur. La réplique ne prit pas longtemps à venir pour nous faire savoir que nous jouions à armes inégales, ce qui fait que maintenant il n'y a plus de débats possibles puisqu'il n'y a plus de place publique pour le tenir.

Cette situation a fait en sorte que l'Acadie s'est retrouvée dans un grand désarroi. À l'heure actuelle, dans les médias acadiens, il est assez rare qu'on entende des voix discordantes ou qu'on lise des articles qui comportent une réflexion ou une analyse quelconque sur l'Acadie contemporaine. Par contre, on s'intéresse énormément, par antidote, à des sujets dont la banalité ne risque pas de déranger qui que ce soit. Dans ce nouveau paysage médiatique il y a, c'est certain, le discours politique qui monopolise une bonne moitié sinon les trois quarts de l'espace médiatique et le reste se voit occupé par la lamentation de ceux qui composent avec leur douleur (je sais tout

sur presque toutes les maladies possibles) ou de ceux qui nous parlent du bon vieux temps ou des vieux mots acadiens. J'imagine la même situation au Québec et j'anticipe un désastre, mais en Acadie c'est la stratégie que l'on a trouvée pour parler ou écrire sans générer de discours autre que celui d'une attente dont on s'applique à évacuer l'origine et le contexte.

La génération des années 1970 a innové en apportant nombre de controverses et en créant de nouvelles institutions, aujourd'hui fragiles et menacées, et dont certaines ont disparu comme ce fut le cas pour les Éditions d'Acadie en 1999. Le triomphe actuel du traditionalisme qui banalise et marginalise l'Acadie constitue, selon moi, une forme encore plus virulente du phénomène puisqu'elle désamorce toute position politique pour transformer l'espace culturel en lieu d'une pauvreté désolante. Cela ne veut pas dire qu'il ne se fait pas de production artistique pertinente, mais son impact se voit fortement réduit par l'apathie du public, apathie qu'on a en grande partie fabriquée et qu'on entretient jusqu'à un certain point pour ne plus voir dans la culture, et son expression artistique, un témoignage ou une remise en question, mais plutôt un simple divertissement, un bruit de fond qu'on apprend à tolérer.

Notre culture m'apparaît souvent, à bien des égards, comme souterraine et méconnaissable, mais là encore je me dis qu'elle l'a toujours été. Ce qu'on oublie à l'heure actuelle c'est que le folklore a lui aussi jadis fait partie de cette culture et qu'il en a constitué la ligne évolutive et la contribution temporelle ; ce qu'on oublie également et de manière plus tragique c'est que nous en sommes présentement la continuité vivante et le lien avec ceux qui nous suivront. Il est important à l'heure actuelle d'effectuer ce lien en nous bricolant une image d'un point de vue postmoderne, c'est-à-dire où se verraient rassemblés la tradition, par l'emprunt de ses formes connues et éprouvées, et la modernité, par le recours à des contenus plus stimulants et des propos plus élargis. Cette attitude serait plutôt à l'opposé de la stratégie de la modernité qui, jusqu'à présent, a consisté à prendre des formes, des matériaux ou des stratégies actuelles, donc souvent en rupture avec le passé, pour y injecter des contenus traditionnels, ce qui donnait lieu à une vision plutôt aliénante de la réalité ou à y injecter des contenus modernes,

ce qui en augmentait l'étrangeté entraînant du même coup une certaine confusion chez le public.

Le sujet proposé, soit celui des imaginaires en mutation, en est un qui permet de nombreuses perceptions et donne ainsi prise à une multitude de pistes qui sont autant d'égarements. C'est, sans doute, dans cette vastitude que se situe l'image en profonde mutation d'une Acadie à la fois mythique et moderne et c'est, sans doute, dans cette image que se profile le désir de faire en sorte que ce portrait-robot devienne un élément important d'une identité qui arrive difficilement à se dégager des contraintes passées dans lesquelles elle s'est enfermée il y a longtemps. Cette métaphore de l'enfermement apparaît d'ailleurs dans de nombreuses œuvres littéraires et visuelles acadiennes, enfermement qui est peut-être à l'espace ce que nous essayons d'inscrire par rapport à notre identité, à cette consistance et à ce discours que nous essayons avec acharnement de nous donner.